

Il me fallait attendre. Les esprits étaient en ébullition, la cité convulsait sous le coup de la nouvelle. Abstrack ressemblait soudain à un canard dont on aurait coupé la tête et qui continuerait à courir par les rues, sans but, avec des soubresauts nerveux. Il leur fallait une grande cérémonie, une sorte de baroud d'honneur pour pouvoir passer à la suite. Le juge Flastair était mort. D'abord ils l'ont exposé dans le hall de la mairie, sur un lit de fleurs importées de lointaines contrées, livrées dans des camions qui remontaient la grand-rue. Debout dans mon costume et mes chaussures cirées, je le regardais avec ma mère à mes côtés, avec les gens qui défilaient dans notre dos, il ressemblait à un poupon emmailloté à moitié enfoui dans des bouillonnements de roses, de lys, de pétunia. Il m'apparaissait un peu gros, allongé, je pouvais le regarder de haut tranquillement, j'avais le temps de détailler chacune de ses poches sous les yeux, la commissure de ses lèvres serrées, chacun de ses doigts épais. C'est moi qui l'observais, moi qui le scrutais en silence, je n'avais pas à détourner mon regard, à baisser les yeux, il était étendu à ma merci.

Cela dura trois jours. Peut-être espéraient-ils qu'il ressuscite, mais il ne se passa rien. Il était toujours là, les bras bien posés de par et d'autre de ses cuisses, le teint gris et les gens de la ville qui défilaient affichant des mines tout aussi grises. Régulièrement, une femme de ménage venait avec un plumeau pour l'épousseter, faisant voler la poussière qui se posait sur son visage, sur son nez.

Au bout du troisième jour, comme il n'avait pas bougé, ils l'ont enfermé dans son cercueil. Un cercueil de bois noir laqué avec des poignées dorées, déposé sur deux tréteaux de chêne au cœur de l'église. Tout était payé par l'Association des Commerçants d'Abstrack, ils faisaient les choses en grand, ils montraient une dévotion à toute épreuve, ils arboraient des airs déconfis, des airs de lamentation infinie, la compassion douceuse des âmes éprouvées par le chagrin, le curé perché faisait

un beau sermon empli de l'espérance dans l'éternité, empli de la bonté de celui qui resterait à jamais gravée dans les mémoires, de l'amour du prochain et de la crainte du Malin, le Maire enchaînait avec la force et la bienveillance, la figure paternelle, le guide, l'incarnation de la justice implacable, le rempart contre les dérives de la violence et de l'anarchie, les chants des enfants s'élevaient, l'encens flottait, les corps se courbaient, s'agenouillaient, se relevaient en un flottement élastique. Mon père était une fumée de sainteté, une vapeur extatique qu'ils avalaient les yeux dans le vague.

On a remonté la rue, toutes bannières au vent, le curé, le maire, les vendeurs de bouillie mémorielle, les représentants de sensiblerie bouffie, l'association des refourgueurs de marmelade attendrie, chacun murmurant son anecdote, son bon mot, dans un concours d'émotion contenue. Le trou était déjà creusé. Le fossoyeur appuyé sur sa pelle nous regardait venir. Il a craché dans ses mains quand le cercueil est descendu. Ma mère jeta les fleurs sur le bois laqué de noir, puis les pelletées s'enchaînèrent et Konstantin Flastair retourna à la poussière. Mon père n'était plus rien, juste une croix de bois plantée dans la terre.

Alors ils se remirent à parler, à faire des prévisions, ils se tournèrent vers moi, un à un, ils vinrent me serrer la main, moi l'héritier. Bien sûr il y aurait une période de transition le temps que je finisse mes études, mais ils comptaient sur moi, ils m'attendaient, jusqu'au moment où moi aussi j'aurais disparu, absorbé par le branle incessant de la cité, moi aussi, six pieds sous terre, avec une croix en bois plantée dans le crâne.

En rentrant, j'ai vu le chat passer au loin. Il revenait de chez le boucher. Le lendemain passait l'omnibus d'Abstrack à Thoriesch. Le sur-lendemain je me suis rendu chez Kornakov.